UNE

CONSPIRATION

DE PROVINCE.

Digitized by Google

PRÉFACE.

Je voulus voir quel effet cette parade produirait sur un public payant, et la faire représenter au théâtre des Variétés. Odry devait jouer le gendarme, Brunet l'aubergiste, Vernet le commis voyageur, Lepeintre le maire, et Mme Vautrin sa femme. Mais la censure, ordinairement si indulgente, coupa tout le rôle du gendarme et la moitié de celui de Chapuis, changea celui du maire en entier, supprima la scène de la mairie, du ministre fit un banquier, et du marquis un agent de change. Le titre même ne fut pas épargné. Il était biffé à l'encre rouge, et on avait mis à la place : *Le Banquier dans l'embarras*.

C'était bien plutôt l'auteur dans l'em-

Digitized by Google

barras, car je fus forcé de renoncer à mon projet. Cependant je dois des remerciemens à l'homme de lettres chargé de me censurer. Après avoir défait ma pièce par ses coupures, il a essayé de la refaire par ses conseils. Au bas du manuscrit il avait tracé les lignes qu'on va lire :

« Il y a là l'étoffe d'un joli vaudeville » de mœurs. Au lieu d'un ministre, que » ce soit un banquier qui voyage. Il au- » rait de l'argent dans sa voiture, et » craindrait les voleurs ; mais on le pren- » drait pour tel lui-même, ainsi que Cha- » puis et les autres, qu'on soupçonnerait » alors, non d'être des conspirateurs, mais » des brigands. Ici un couplet de facture » sur les apparences, qui sont souvent » trompeuses. La scène se passerait en » Allemagne. Le gendarme serait rem- » placé par un brigadier de hullans ou de » la landwer, à votre choix; et, pour jeter » du comique dans l'action, le maire serait » un bourguemestre bègué et boiteux.

Digitized by Google

« Si ces changemens n'ont d'autre in-
» convénient aux yeux de l'auteur que
» son manque d'habitude pour le couplet,
» je me charge de fournir ceux nécessaires
» à l'ouvrage, en qualité de collabora-
» teur. »

Ces conseils étaient fort bons sans doute, et j'en aurais profité s'il était permis à un simple éditeur de dénaturer ainsi un ouvrage. Je le livre donc non censuré au public, et je crois qu'on n'y trouvera rien de contraire à la religion de l'état, aux droits que le Roi tient de sa naissance, ni même à la morale publique. Il eut encore plus de succès que la pièce précédente.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LE MINISTRE DE LA MARINE.
M. D'AUBERGEON, son secrétaire.
LE MARQUIS DE GRANDCOURS, ancien capitaine de vaisseau.
LE PRÉFET du département.
M. FLEURY, maire.
MADAME FLEURY, sa femme.
CHARDIN, } adjoints du maire.
DUPONT, }
M. BRESSANT, membre du conseil municipal.
AUVRAY, secrétaire de la mairie.
GOICHOT, maréchal-des-logis de gendarmerie.
CHAPUIS, commis voyageur.
SAUCIER, aubergiste.
LOUISON, servante d'auberge.
UN ÉPICIER.
UN SACRISTAIN.
GENDARMES.
GARDES NATIONAUX.
DEUX VOYAGEURS.

La scène se passe en 1820, *dans une petite ville, sur la route de Paris à Nantes.*

Digitized by Google

UNE

CONSPIRATION

DE PROVINCE.

SCÈNE I.

Une salle commune dans une auberge. — A droite et à gauche, des chambres numérotées.

SAUCIER, GOICHOT; *Saucier range les chaises.*

GOICHOT.

Bonjour, père Saucier! Il n'est pas survenu de nouveaux individus dans votre auberge?

SAUCIER.

Personne d'aujourd'hui, M. Goichot. Nous n'avons que M. Chapuis, le commis voyageur, qui est ici d'hier et auquel vous avez visé le passe-port.

GOICHOT.

Bien! Je vous demande ça pour savoir, voyez-

Digitized by Google

vous. (*Bas à l'oreille.*) Monsieur le maire m'a recommandé la surveillance.

SAUCIER.

Bah! et pourquoi?

GOICHOT.

Parce que.

SAUCIER, *étonné.*

Ah! ah!

GOICHOT.

N'en parlez pas. C'est un secret.

SAUCIER.

J'entends bien; mais achevez de me le conter tout de même.

GOICHOT.

Figurez-vous donc qu'il nous est revenu qu'il doit passer par ici un agent du comité directeur de Paris, et nous le guettons pour l'empoigner.

SAUCIER.

Un agent du comité directeur!

GOICHOT.

Rien que ça.

SAUCIER.

Mais, dites-moi, qu'est-ce que c'est donc que ce comité directeur?

GOICHOT.

Un tas de brigands.

Digitized by Google

SAUCIER.

Et où sont-ils ?

GOICHOT.

A Paris, parbleu. Ils se rassemblent tous les trois jours, à minuit, dans une cave, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel.

SAUCIER.

Numéro ?

GOICHOT.

Nous ne connaissons pas encore le numéro : il n'y a que ça qui nous manque.

SAUCIER.

Et que font-ils dans cette cave ?

GOICHOT.

Ils boivent du sang et mangent de la chair humaine.

SAUCIER.

Pas possible !

GOICHOT.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. La police sait tout.

SAUCIER.

Ils mangent de la chair humaine ! mais dans quel but ?

GOICHOT.

Dans le but de révolutionner toute l'Europe.

Digitized by Google

Vous avez pu voir dans les journaux que, dans cette fameuse Égypte que nous avons pacifiée dans le temps, v'là qu'au jour d'aujourd'hui les Mameluks, les Grecs et puis les Musulmans, tout ça se poignarde.

SAUCIER.

Oui.

GOICHOT.

Eh bien ! c'est le comité directeur de Paris.

SAUCIER.

Vraiment ?

GOICHOT.

Parole la plus sacrée ! je l'ai lu dans la *Gazette de France*. Mais, autre chose : le drapeau blanc de notre clocher qu'on a renversé dans la boue ! ça intrigue bien monsieur le maire.

SAUCIER.

Ça donne à penser. Mais dites-moi un peu : cet agent qui doit passer par ici, qu'est-ce qu'il vient faire ?

GOICHOT.

Vous ne voyez pas l'intention ? Nous sommes sur la route de Bretagne, c'est un fait. En conséquence, je soupçonne qu'il irait dans la Vendée pour révolutionner les Chouans.

Digitized by Google

SAUCIER.

Le comité directeur est donc en correspondance avec les Chouans?

GOICHOT.

Comment donc? ils sont tous anciens Chouans, mon cher. Vous sentez bien que, si je réussis à mettre la main sur un de ces gaillards-là, ma fortune est faite; me voilà officier du coup. Ainsi, faites-moi avertir s'il arrivait quelque voyageur suspect, un émissaire, par exemple.

SAUCIER.

Qu'appelez-vous émissaire?

GOICHOT.

Un homme qu'on ne peut pas trop dire ce que c'est, voyez-vous; qui vous fait des yeux en dessous... avec des manières... enfin un air sournois... et puis un habit noir et la croix de mérite généralement, ou une redingote bleue, n'importe. Voilà.

SAUCIER.

Suffit.... Soyez tranquille, je vous préviendrai.

GOICHOT.

Faites bien attention : car, je vous dis ça en ami, monsieur le maire assure qu'au jour d'aujourd'hui nous sommes sur le caractère d'un volcan.

Digitized by Google

SAUCIER.

Ah! mon Dieu!

GOICHOT.

Ne craignez rien, l'autorité veille. Moi-même je vais seller mon cheval pour rôder sur la grande route. (*Il sort.*)

SAUCIER, CHAPUIS, *sortant de sa chambre.*

CHAPUIS, *chantant.*

Enfant gâté des belles,
Commerçant plein d'honneur,
Français par la valeur,
Voilà, voilà le commis voyageur.

Eh! papa Saucier, c'est ma voiture de marchandises qui arrive, je l'entends. Avez-vous une remise?

SAUCIER.

Deux, s'il vous les faut, M. Chapuis.

CHAPUIS.

Mais une remise qui ferme à clé, car il faut être sur ses gardes à présent : depuis que la gendarmerie ne s'occupe plus que des conspirateurs, les voleurs ont beau jeu.

Digitized by Google

SAUCIER.

Venez, venez : nous allons placer ça dans un lieu sûr.

(*Ils sortent. La scène reste vide un instant.*)

LOUISON, *portant des paquets;* LE MINISTRE, D'AUBERGEON.

LOUISON.

Par ici! messieurs, par ici!

LE MINISTRE.

Quel escalier! il est aussi raboteux que le chemin où ma voiture vient de se briser.

LOUISON.

Je vas donner à ces Messieurs la chambre n° 1 : c'est la plus belle. (*Elle ouvre la porte.*) Voyez.

D'AUBERGEON, *regardant.*

Oh! quelle horreur! quelle malpropreté!

LE MINISTRE.

Vous n'en avez pas de plus propre?

LOUISON.

Il y a bien le n° 5; mais il y a dedans un monsieur qu'on ne dérangerait pas pour le roi, M. Chapuis, le doyen des commis voyageurs.

Digitized by Google

LE MINISTRE.

Oh ! diable ! c'est un grand personnage !

LOUISON.

Mais soyez tranquille : je vas nettoyer le n° 1, que ce sera propre comme une glace, et faire bon feu pour chasser le mauvais air.

(*Elle entre dans la chambre.*)

LE MINISTRE.

M. d'Aubergeon, on est curieux dans les petites villes. Si l'on savait que je suis le ministre de la marine, que d'importunités ! Le sous-préfet, le maire, les adjoints... Dites à mes gens que j'entends garder le plus strict incognito.

D'AUBERGEON.

Oui, monseigneur.

LE MINISTRE.

Appelez-moi donc monsieur. Oubliez-vous que je me nomme Bauvilliers, négociant?.... Voyez, je vous prie, si l'on peut raccommoder promptement ma voiture.

(*D'Aubergeon sort.*)

LE MINISTRE, SAUCIER.

SAUCIER.

Je viens prendre les ordres de monsieur.

Digitized by Google

LE MINISTRE.

Il y a un sellier dans votre village ?

SAUCIER.

Certainement, monsieur... Mais il est à Paris, où il est parti se marier.

LE MINISTRE.

Allons, il faudra arranger ma voiture avec des cordes.

SAUCIER.

Oh ! les chemins sont trop mauvais, quoiqu'ils nous aient procuré l'honneur de votre présence. L'argent qu'on paie pour les réparer, on en fait des croix de mission, mais si monsieur est notre nouveau sous-préfet, comme on le soupçonne, il ne souffrira pas...

LE MINISTRE.

Moi, votre sous-préfet ? Je suis négociant.

SAUCIER.

Monsieur est négociant ? Ah ! bien : vous trouverez ici M. Chapuis, un bon enfant, qui est fort aimable ; il chante comme un ange. Désirez-vous que je vous l'envoie pour compagnie ?

LE MINISTRE.

Bien obligé ! je ne le connais pas.

Digitized by Google

SAUCIER.

Vous ne connaissez pas le plus fameux commis voyageur, qui a roulé dans tous les départemens ?

LE MINISTRE.

Non. D'ailleurs j'ai besoin de repos.

(*Il entre dans sa chambre.*)

SAUCIER, *seul.*

Voilà un homme qu'on ne peut pas trop dire ce que c'est. Il se donne pour négociant, et ne connaît pas M. Chapuis, qui est connu dans toute la France, et puis il a une redingote bleue et la croix de mérite; et puis, ce qui est plus surprenant, il n'a pas demandé à voir les curiosités de la ville. Oh ! il y a quelque chose là-dessous. (*Entre Chapuis.*)

SAUCIER, CHAPUIS, *un cigarre à la main.*

CHAPUIS.

Je vous cherchais. Connaissez-vous le voyageur qui vient d'arriver en équipage ?

SAUCIER.

Lequel ?

Digitized by Google

CHAPUIS.

Celui qui arrive : il n'en est venu qu'un.

SAUCIER.

Alors je ne le connais pas... Et vous?

CHAPUIS.

Moi, je connais tout le monde. Il s'appelle Bauvilliers... J'ai dîné plus d'une fois chez lui, allez.

SAUCIER.

Quel est-il au fond, sans vous interroger?

CHAPUIS.

Vous saurez ça plus tard. Tout ce que je puis vous dire, c'est que sa cuisine et la vôtre ne se ressemblent guère. Je vas lui proposer une petite affaire... Il loge au n° 1er?

(*Il va vers la chambre du ministre, qui sort.*)

LES MÊMES, LE MINISTRE.

LE MINISTRE, *sortant.*

Ouf! quelle épouvantable fumée!

SAUCIER.

C'est que monsieur avait fermé la porte ou les vitres : car, en les laissant entr'ouvertes, il ne fume jamais.

Digitized by Google

CHAPUIS, *jetant son cigarre.*

Monsieur, j'ai bien l'honneur... Votre chambre fume, à ce qu'il parait? Si la mienne peut vous être agréable, il y a un poële qui n'a pas cette incommodité.

LE MINISTRE.

Monsieur, vous êtes trop bon...

CHAPUIS.

Je vous en prie, monsieur. Vous êtes négociant, c'est un négociant qui vous parle, et le commerce est le lien des nations.

LE MINISTRE.

Franchement; si je ne craignais de vous déranger...

CHAPUIS.

Non, non... Vous êtes fatigué, vous arrivez de Paris. Ah, parbleu! vous allez nous donner des nouvelles... Chasse-t-on enfin les ministres?

SAUCIER.

Oh! oui, vous allez nous dire ça.

CHAPUIS.

Père Saucier, vous êtes curieux comme une dame. Allez donc faire déménager les effets de monsieur dans ma chambre. (*Saucier sort.*)

Digitized by Google

CHAPUIS, LE MINISTRE.

CHAPUIS, *offrant du tabac.*

Monsieur, j'ai l'honneur de connaître un de vos parens, si ce n'est pas vous, pardon, mais du moins du même nom.

LE MINISTRE.

Comment, monsieur?

CHAPUIS.

Excusez l'indiscrétion. Je veux parler du célèbre Bauvilliers, restaurateur, qui est millionnaire.

LE MINISTRE, *riant.*

Nous ne sommes pas de la même famille. Je donne bien quelquefois à dîner, mais je ne fais pas payer la carte.

CHAPUIS.

Cela vaut mieux; ce qui n'empêche pas M. Bauvilliers d'être aussi un fort honnête homme. J'ai souvent dîné chez lui aux soupers de Momus, et puis quelquefois aussi en cabinet particulier, vous savez. Il faut bien rire de temps en temps. Connaissez-vous mademoiselle B***, actrice des Français dans Zaïre? Dieu! cette femme-là m'a-t-elle aimé! Elle voulait m'épouser, moi qui vous parle. Elle n'était plus de la première

Digitized by Google

jeunesse, mais pleine d'esprit; bon ton, bon genre, des cachemires... Et puis, elle avait été la maîtresse de l'empereur, et j'y tenais par opinion : car je suis très-libéral, comme tout le commerce, comme vous aussi, bien sûr.

LE MINISTRE.

Oui, sans doute.

CHAPUIS.

Quel malheur, monsieur, d'avoir pour ministres des Mazarins qui vilipendent l'industrie! Qu'est-ce qu'ils réclament, voyons? Est-ce que le clergé et la noblesse ne boivent pas du vin comme nous autres? Pourquoi donc sacrifier le commerce aux droits-réunis, qui ne sont pas dans la Charte?

LE MINISTRE.

Mais la Charte...

CHAPUIS.

Je sais bien ce que vous allez me dire. La Charte, ils s'en moquent comme d'un cigarre sans paille, c'est vrai. Aussi, le jour où le roi les fera pendre, il se boira dans la France la capacité de plus de quatre mille barriques de vin.

LE MINISTRE.

Monsieur est donc marchand de vins?

Digitized by Google

CHAPUIS.

Marchand commissionnaire, pour vous servir. Notre maison est connue pour la qualité supérieure de ses liquides. Assortiment complet de Bordeaux, Champagne, Bourgogne, année de la comète, le tout au-dessous du cours; fournissant les premières maisons de la capitale, M. Bauvilliers dont je vous parlais, Véry, Rotschild, les ministres des finances, de la marine; et ne recevant jamais que des félicitations des personnes qui nous honorent de leur confiance. Si monsieur daigne nous faire une commande, voici notre adresse.

(*Il lui donne une adresse.*)

LE MINISTRE, *la prenant.*

Monsieur, vous êtes si aimable...

(*Saucier et Louison paraissent dans le fond, déménageant les effets du ministre.*)

CHAPUIS, *à Louison.*

Prenez donc garde d'abimer les effets de M. Bauvilliers.

LE MINISTRE, *à Saucier.*

Et ma voiture, s'en occupe-t-on?

SAUCIER.

On n'a encore trouvé personne.

Digitized by Google

CHAPUIS.

Ces maladroits-là ! ils ne trouveraient pas de l'eau dans la rivière. (*Au ministre.*) Reposez-vous sur moi : je me charge de tout ; c'est l'affaire d'un clin d'œil. Chapuis n'a qu'à commander.

(*Il sort.*)

LE MINISTRE.

Le singulier personnage !

(*Il entre dans la chambre de Chapuis.*)

SAUCIER, *seul.*

Ah ! ça, il disait qu'il ne connaissait pas M. Chapuis : ils se connaissent pourtant, puisqu'ils changent de chambres ! Hon !... ça se brouille. (*Entre le marquis de Grandcours.*)

SAUCIER, LE MARQUIS DE GRANDCOURS.

LE MARQUS.

Bonjour, Saucier.

SAUCIER.

M. le marquis, j'ai l'honneur...

LE MARQUIS.

Trève de complimens. Dis-moi vite : il est arrivé quelqu'un de Paris.

Digitized by Google

SAUCIER.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Qui ?

SAUCIER.

Un voyageur.

LE MARQUIS.

Son nom ?

SAUCIER.

Bauvilliers, négociant.

LE MARQUIS.

Bauvilliers ! Imbécille, point de mensonge : je sais tout. Cette lettre de Paris m'a prévenu de son passage.

SAUCIER.

Je vous jure en conscience...

LE MARQUIS.

Ah ! tu fais le mystérieux : on t'a donc recommandé le secret ? Mais tu peux parler : je suis de ses amis.

SAUCIER.

Je n'en sais pas davantage.

LE MARQUIS.

Il garde donc l'incognito ?

SAUCIER, *à part.*

Comme il a l'air inquiet.

Digitized by Google

LE MARQUIS, *regardant à la fenêtre.*

Eh !... voilà bien sa voiture, sa livrée... C'est cela... Précisément j'aperçois son secrétaire, le capitaine d'Aubergeon... C'est bien lui.

SAUCIER.

Qui donc ?

LE MARQUIS.

Tu vois ce monsieur, en habit noir, qui se promène là-bas, dans la cour ?

SAUCIER.

En habit noir ?

LE MARQUIS.

Va promptement lui dire que le marquis de Grandcours veut lui parler pour une affaire importante.

SAUCIER.

Une affaire importante !

LE MARQUIS.

Va donc vite.

SAUCIER, *à part.*

Cela devient sérieux. (*Il sort.*)

LE MARQUIS, *seul.*

Ce brave d'Aubergeon ! quand il saura qu'on m'a destitué parce que deux mauvais bâtimens se sont perdus... Est-ce ma faute à moi ? Je n'a-

Digitized by Google

vais pas revu ces mers depuis la révolution. Mais d'Aubergeon sait si je suis marin. En 88, nous avons eu la fièvre jaune ensemble aux Antilles, et j'espère qu'il me fera rendre justice, qu'il fera entendre raison à notre nouveau ministre. Un général de cavalerie, qui n'a jamais vu une frégate ! D'Aubergeon doit le mener par le bout du nez.

LE MARQUIS, D'AUBERGEON, SAUCIER.

LE MARQUIS.

Bonjour, mon cher d'Aubergeon! Quel bonheur de te revoir! (*Il l'embrasse.*)

D'AUBERGEON.

Eh! par quel hasard?...

LE MARQUIS.

Mon château est ici près, et sachant que tu devais passer avec ton patron...

D'AUBERGEON.

Chut! nous sommes ici incognito...

(*Ils vont dans un coin du théâtre, et causent à voix basse.*)

SAUCIER, *les observant.*

Qu'est-ce qu'ils ont donc à se dire? (*Il s'approche en faisant semblant d'arranger les chai-*

Digitized by Google

ses. Le marquis et d'Aubergeon s'éloignent.) Ils parlent de marine... Ce sera quelque débarquement... (*Écoutant.*) Le ministre! le Roi!... Ça ne plaisante pas.

LE MARQUIS, *à d'Aubergeon, en le reconduisant à la porte du ministre.*

S'il te parle par hasard de ces deux malheureux vaisseaux, dis-lui que mon père a été tué dans la Vendée, que moi-même j'ai combattu avec les Chouans, et que je brûle encore de verser mon sang...

D'AUBERGEON.

Oui, oui. Reviens dans une heure : je te présenterai, et l'affaire sera faite... Mais silence...!

(Il entre dans la chambre du ministre.)

LE MARQUIS, *qui en se retournant rencontre Saucier sur ses talons.*

Que fais-tu là?

SAUCIER.

Moi? rien...

LE MARQUIS.

Tu nous espionnais, je crois?

SAUCIER.

J'en suis incapable... Mais quel est donc ce particulier?

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien. (*Il sort.*)

SAUCIER, *seul.*

Ah! vous croyez. Eh bien, à présent je sais tout. Récapitulons. Cette voiture cassée, ça n'est pas naturel... Une redingote bleue avec la croix de mérite; *item*, l'habit noir de l'autre, avec le regard en dessous et l'air sournois : émissaire, c'est clair... Voyageant incognito et pour affaire importante, conspiration. Et puis j'ai bien entendu, les Chouans, du sang répandu. Conspiration, conspiration! Quel bonheur! Cette découverte-là vaudra à mon gendre un bureau de tabac... J'ai eu une bonne inspiration de faire prévenir M. Goichot.

(*Entre Goichot en habit bourgeois.*)

SAUCIER, GOICHOT.

GOICHOT, *essoufflé.*

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a? Je n'ai pas pris le temps de remettre mon uniforme.

Digitized by Google

SAUCIER.

Chut! on conspire.

GOICHOT.

Où?

SAUCIER.

Ici même.

GOICHOT.

Bon!

SAUCIER.

L'émissaire est là, n° 5.

GOICHOT, *tirant un papier de sa poche.*

J'ai son signalement. Voyons. Il est grand?

SAUCIER.

Pas très-grand.

GOICHOT.

Maigre?

SAUCIER.

Pas très-maigre. Un peu gras.

GOICHOT.

Chauve?

SAUCIER.

Pas trop.

GOICHOT.

Il aura mis une perruque. C'est ça. Bouche moyenne?

SAUCIER.

Oui.

GOICHOT.

Nez ordinaire?

SAUCIER.

Oui, oui.

Digitized by Google

GOICHOT.

Borgne de l'œil gauche ?

SAUCIER.

Non.

GOICHOT.

Pardon. Il est borgne. Vous ne vous en serez pas aperçu, parce que ces gens-là usurpent toute sorte de déguisemens.

SAUCIER.

Il est arrivé dans cette voiture qui s'est cassée près de la ville.

GOICHOT.

Ah! diable! tant pire. Alors ce n'est plus un conspirateur, car j'ai visé son passe-port. Il est en règle. C'est un négociant.

SAUCIER.

Un négociant! Oui, je connais son commerce. C'est l'émissaire, je vous dis.

GOICHOT.

Je sais lire, peut-être.

SAUCIER.

Pourquoi donc que j'ai entendu son valet de chambre qui disait à son domestique, en déballant la voiture : Prends garde à l'épée du général... Et M. Chapuis qui avait l'air de ne pas le connaître, et qu'il connaît! Et M. de Grand-

Digitized by Google

cours, le marin à demi-solde, qui savait son arrivée par une lettre de Paris, et qui est venu ici pour comploter avec lui !

GOICHOT.

Pour lors l'affaire se complique. Laissez-moi réfléchir en moi-même. (*Il va dans l'autre coin du théâtre.*) Si je vais lui dire : Es-tu conspirateur ? nul doute qu'il ajoutera à sa ruse de répondre : C'est pas moi. Il faut que je lui tire une botte secrète de gendarme. Justement j'ai ma redingote bourgeoise et mon chapeau rond. Sondons l'individu.

SAUCIER.

Faut-il vous introduire ?

GOICHOT.

Laissez : vous êtes un enfant. (*Il se place à côté de la chambre du ministre.*) A présent, ouvrez la porte insensiblement. Frappez du pied, et criez : Mon général !

SAUCIER, *obéissant.*

Mon général !

LE MINISTRE, *de sa chambre.*

Que voulez-vous ?

GOICHOT.

Il s'est trahi.

(*Le Ministre sort de sa chambre.*)

Digitized by Google

LE MINISTRE, GOICHOT, SAUCIER, *dans le fond, écoutant.*

GOICHOT, *allant au devant du ministre.*

Mon général, c'est un de vos anciens subordonnés...

LE MINISTRE.

Je ne vous connais pas.

GOICHOT.

J'étais pourtant de la grande armée.

LE MINISTRE.

C'est possible ; mais il y avait tant de monde. D'ailleurs qui vous a dit que j'étais général?

GOICHOT.

Oh! je vous reconnais bien : le cœur n'est pas mort. Je vous ai vu distribuer de fameux coups de sabre, que si tout le monde en avait fait autant, nous n'aurions pas été trahis et dans le cas de perdre la victoire. Les ci-devant braves comme nous, ça se reconnaît toujours.

LE MINISTRE.

Eh bien! après...

GOICHOT.

C'est pour vous dire...

LE MINISTRE.

Quoi? ...

Digitized by Google

GOICHOT, *à l'oreille.*

J'ai été à l'île d'Elbe avec notre petit caporal à tous.

LE MINISTRE.

Que m'importe.

GOICHOT.

L'ancien militaire n'est plus en faveur; on le traite comme le dernier des derniers; il a toujours sur le dos ces gredins de gendarmes, qui l'espionnent. Mais voilà que l'instant redevient propice. Enfin les Chouans sont pour nous.

LE MINISTRE.

Comment cela?

GOICHOT.

Vous pouvez me parler en confiance.

LE MINISTRE.

Je n'ai rien à vous dire.

GOICHOT.

Soyez tranquille, je suis un vrai Français: j'ai déjà été mis en prison trois fois pour opinion.

LE MINISTRE.

Tant pis pour vous.

GOICHOT, *d'un ton piteux.*

J'ai vingt-cinq ans de service effectif. J'ai parcouru tous les pays de l'Europe pour me satis-

Digitized by Google

faire à la gloire. J'étais lieutenant dans les chasseurs à cheval de l'ex-garde. J'avais une schabraque en peau de tigre et un dolman en tresses d'or; et aujourd'hui se voir réduit à la misère de l'indigence...

LE MINISTRE.

Ah ! je comprends ce que vous demandez. (*Il lui donne une pièce d'or.*) Tenez, mon ami, et ne vous faites plus mettre en prison.

(*Il rentre dans sa chambre.*)

GOICHOT.

Il s'est trahi. Il soudoie l'or à pleines mains.

SAUCIER, *s'avançant.*

Combien vous a-t-il donné?

GOICHOT.

Voyez.

SAUCIER.

Un louis d'or.

GOICHOT.

Dites donc un napoléon : regardez le buste de l'empereur. Les émissaires ne donnent que de l'ancienne monnaie, à cause de l'effigie, pour enflammer.

SAUCIER.

Où prennent-ils tout cet argent là?

GOICHOT.

Dans la caisse du comité directeur : ils ont un

Digitized by Google

trésor composé des banquiers de la première richesse, qui mettent là-dedans tout ce qu'ils gagnent.

SAUCIER.

Avez-vous entendu quand il vous a dit : Je vous comprends ; prenez garde de vous faire mettre en prison ?

GOICHOT.

Parbleu ! il s'est trahi : vous êtes témoin. C'est bien lui qui ira en prison. Allons faire notre rapport à M. le maire. En passant, je remettrai mon uniforme.

SAUCIER.

Ah ça, nous partageons toute la conspiration, n'est-ce pas ?

GOICHOT.

C'est juste ; mais je n'ai pas de monnaie. Je vous devais déjà cinq francs, ça fera quinze : mettez-les sur mon mémoire. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

La salle du conseil municipal à la mairie.

LE MAIRE, CHARDIN, BRESSANT, DUPONT, AUVRAY, *qui est assis devant une petite table.*

LE MAIRE.

Messieurs, si tout le monde parle à la fois, on

Digitized by Google

ne s'entendra jamais. Procédons par ordre. Le drapeau blanc du clocher a été jeté dans la rue : c'est un fait incontestable. Qui l'a jeté? voilà la question.

CHARDIN.

C'est le vent.

BRESSANT.

Moi, je le crois aussi.

DUPONT.

Oh! mon Dieu oui : voilà le conspirateur.

LE MAIRE.

Qu'en pense M. Auvray?

AUVRAY, *se levant.*

Comme défenseur officieux près la justice de paix de cet arrondissement, je crois avoir quelque habitude des affaires... Si donc il m'était permis d'exposer mon avis... succinctement, je dirais... en deux mots : Ou ce drapeau blanc a été renversé par... la vétusté du bâton, par... le choc d'un corps solide, par... un accident fortuit, enfin par hasard; ou il a été renversé par... des bonapartistes, par... des ennemis de la légitimité, de... la famille royale, en un mot des Bourbons (*Bressant s'endort.*); ou il a été renversé par... de mauvais plaisans, qui n'ont vu, dans cette... mauvaise plaisanterie, qu'un

Digitized by Google

moyen... mauvais, ou plutôt un bon moyen de semer des inquiétudes vagues dans l'esprit des honnêtes gens.

CHARDIN.

Eh bien! nous voilà tout juste aussi avancés qu'il y a une heure.

AUVRAY.

Permettez : je pense donc... que c'est en ce sens qu'il faut rédiger le procès verbal, laissant à M. le préfet... du département le soin de décider..., dans sa sagesse, laquelle de ces trois hypothèses est la plus fondée... en raison.

LE MAIRE.

Point du tout : nous devons donner nos conclusions. Souvenez-vous, messieurs, que ce drapeau blanc était fixé au clocher depuis deux années consécutives; que, pendant ce laps de temps, nous avons essuyé des tempêtes d'une grande violence : je ne vois donc pas pourquoi l'ouragan aurait renversé le drapeau hier de préférence à tout autre jour.

AUVRAY.

Je ne vois pas non plus.

DUPONT.

Ah! dame...

LE MAIRE.

Messieurs, nous sommes entourés de conspi-

Digitized by Google

rateurs ; les éternels ennemis de notre repos, les carbonari s'agitent, et l'événement de la nuit dernière se lie à quelque manœuvre ténébreuse.

DUPONT.

Ce n'est pas l'embarras, cette nuit je crois avoir entendu le son d'un cor. Ce n'était pourtant pas l'heure de chasser le lièvre.

BRESSANT, *se réveillant.*

Le lièvre, messieurs ! il n'y a pas d'animal plus poltron : car, l'automne dernier, j'ai vu...

LE MAIRE.

M. Bressant, je vous rappelle à la question. Il ne s'agit pas d'histoire naturelle.

BRESSANT.

Mais je puis dire mon opinion comme un autre.

LE MAIRE.

Pourquoi sonne-t-on du cor au milieu de la nuit ?

BRESSANT.

Alors, je n'en sais rien.

DUPONT.

Serait-ce un signal ? C'est bien extraordinaire.

CHARDIN, *riant.*

Des conspirateurs qui se rassemblent la nuit

Digitized by Google

secrètement, au son du cor de chasse, c'est extraordinaire en effet.

DUPONT.

Trouvez une autre explication.

CHARDIN.

Eh! mon Dieu! c'est le conducteur du célérifère, qui, en arrivant au relais, sonne du cor pour qu'on prépare les chevaux.

DUPONT.

Ah! c'est vrai.

BRESSANT.

Ce n'était pas difficile à deviner.

LE MAIRE.

Il est facile de tout expliquer en torturant les faits. Mais relisez le rapport de monsieur le commissaire de police; il porte textuellement: «Nous étant transporté sur les lieux, investi de notre ministère public et revêtu de notre écharpe, avons trouvé ledit drapeau blanc dans la boue.» Voilà, messieurs, une circonstance aggravante qui décèle la préméditation.

CHARDIN.

Pourquoi? Le vent renverse le drapeau, il tombe dans la rue, et s'il y a de la boue dans la rue, le drapeau est dans la boue.

BRESSANT.

Sans préméditation, purement et simplement.

Digitized by Google

C'est la faute du même vent d'ouest qui a plié ma girouette.

DUPONT.

Le vent d'ouest! Alors voici une nouvelle difficulté : comment le vent d'ouest aurait-il pu jeter le drapeau dans la rue des Carmes, qui est à l'est du clocher?

CHARDIN, *riant.*

Mais quand le vent souffle de l'ouest, il pousse à l'est ordinairement.

DUPONT.

Ah! c'est juste.

BRESSANT.

C'est physique.

LE MAIRE, *s'emportant.*

M. Chardin, je ne sais comment qualifier la prétention que vous avez d'imposer vos opinions à tout le conseil. C'est une dictature intolérable. La délibération roule dans un cercle vicieux. Avant de discuter sur la direction du vent, il faudrait savoir d'abord s'il a fait du vent. M. Auvray, quels étaient MM. les gardes nationaux en faction la nuit dernière?

AUVRAY.

Il n'y avait personne. Depuis le froid, tout le poste va se coucher à dix heures.

Digitized by Google

LE MAIRE.

Et qui reste donc au corps-de-garde?

BRESSANT.

Le tambour.

LE MAIRE.

Quoi! c'est au moment où l'anarchie relève sa tête sanglante, que la garde nationale néglige son service!

BRESSANT.

D'abord, dans notre ville, on ne couche jamais au corps-de-garde l'hiver : ce n'est pas l'usage.

LE MAIRE.

On a tort, monsieur. Diable! on est militaire ou on ne l'est pas. Messieurs, nous ne pouvons plus délibérer, faute de renseignemens : il faut instruire l'affaire de nouveau. La séance est levée et renvoyée à demain à dix heures précises. (*Chardin, Dupont et Bressant sortent.*) Voilà une affaire qui me tourmente bien. Si c'était une ramification du complot de Grenoble. Quelle responsabilité!

AUVRAY.

Pourquoi donc, monsieur? Moi, si j'avais l'honneur d'être maire...

LE MAIRE.

Ah! n'enviez jamais mes pénibles fonctions.

Digitized by Google

Si vous saviez quelles inquiétudes... (*Il se promène à grands pas.*) Ce M. Chardin est un homme bien dangereux; il pervertit tout mon conseil municipal; il pervertirait la chambre des députés. (*Entrent Saucier et Goichot.*)

LE MAIRE, AUVRAY, SAUCIER, GOICHOT.

GOICHOT, *avec mystère.*

Monsieur le maire!

SAUCIER, *d'un air satisfait.*

Ah! monsieur le maire!

LE MAIRE.

Eh bien!

GOICHOT.

Vous voilà déjà rassemblé en écharpe : le Ciel est divin.

LE MAIRE.

Voyons; qu'y a-t-il?

GOICHOT.

Une conspiration.

SAUCIER.

Une conspiration très-belle.

LE MAIRE, *avec joie.*

Ah!.. enfin...

Digitized by Google

SAUCIER.

C'est moi qui ai tout découvert.

GOICHOT.

C'est moi.

LE MAIRE.

Vous plaisantez ; j'en tiens le fil depuis six semaines. Je sais tout; mais vous n'en serez pas moins récompensés tous les deux. Faites votre déposition.

SAUCIER.

Puisque vous savez tout.....

LE MAIRE.

N'importe : je veux voir si votre rapport coïncide. M. Auvray, écrivez.

GOICHOT.

Finalement, depuis environ quelques jours, suivant les ordres qui m'ont été adjoints, je suspectais tous les voyageurs connus et inconnus, arrivés ou arrivant dans l'auberge dudit Saucier, près la grande halle, ici présent.

SAUCIER.

Oui, dans mon auberge, ce matin.

LE MAIRE.

Silence !

GOICHOT.

Hier soir, au contraire, par pressentiment,

Digitized by Google

j'arrête la diligence : elle ne contenait que trois nourrices. Je les vérifie par moi-même, et je dis : Passez. Mais, ce matin, v'là que j'entrevois un voyageur que sa voiture se casse sur la route : je l'inspecte dans son passeport...

SAUCIER.

Alors moi je vais avertir M. Goichot...

GOICHOT.

Un moment, M. l'aubergiste, avec votre permis : c'est moi qu'on interroge; ne me dévancez pas la réponse. Je vous dirai donc, monsieur le maire, que sous le déguisement d'un négociant, avec deux domestiques ou commis, dont l'un s'intitule capitaine, je reconnais l'émissaire.

LE MAIRE.

L'émissaire dont le signalement...

GOICHOT.

Oui, monsieur le maire : signalement uniforme. Vous voyez le symptôme?... Je ne dis rien. Les voilà chez ledit Saucier.

SAUCIER.

Alors, moi je l'intrigue; j'appelle M. Goichot; M. Goichot l'appelle général...

GOICHOT.

Il répond à la conversation; il me parle de l'autre. (l'empereur s'entend.) Je lui dis : Oui.

Digitized by Google

Il me dit : L'instant est propice. Je lui dis : C'est vous qui le dites. Il me dit : Non ; c'est véridique, les Chouans sont pour nous... Alors il me regarde ; je le fixe. Je crois te reconnaître, qu'il me dit : tu as été à l'île d'Elbe avec le petit caporal. Là-dessus, je lui donne une poignée de main en faisant l'N impériale avec mon pouce, et il me donne un napoléon en me disant : Tu es Français, prends garde qu'on ne te mette en prison. Pour lors je dis en moi-même : Tu t'es trahi ; ton compte est bon ; t'es un malfaiteur du gouvernement, ça crève la vue.

LE MAIRE.

Voilà donc le vent d'ouest de M. Chardin !

AUVRAY.

M. Chardin a peut-être ses raisons...

LE MAIRE.

Moi, j'ai les miennes pour le faire arrêter sur-le-champ. (*A Saucier.*) Connaissez-vous les noms des conspirateurs ?

SAUCIER.

D'abord l'émissaire.

LE MAIRE.

Après ?

SAUCIER.

En suite son secrétaire, le capitaine d'Aubergeon.

Digitized by Google

GOICHOT.

Voilà bien un vrai nom de brigand.

LE MAIRE.

Ensuite ?

SAUCIER.

Ensuite le marquis de Grandcours, l'ancien marin.

LE MAIRE.

Impossible ! un émigré.

SAUCIER.

Oh ! celui-là, j'en suis sûr : c'est lui qui a dit comme çà au capitaine : Je suis prêt à répandre mon sang.

GOICHOT.

C'est la véracité.

LE MAIRE, *réfléchissant.*

Cependant... Ah ! parbleu... oui sans doute : je comprends. Allons, la conspiration est flagrante. Vous ne connaissez pas d'autres complices ?

GOICHOT.

Il doit y avoir encore un commis-voyageur : il y en a dans toutes les conspirations.

SAUCIER.

Justement ! nous avons M. Chapuis, qui a été jugé l'année dernière pour la complainte des missionnaires.

Digitized by Google

LE MAIRE.

A merveille !

SAUCIER.

Il connaît l'émissaire; il a dîné chez lui à Paris même.

LE MAIRE.

Comme tout se découvre; mais ce Chapuis n'est pas arrivé seul, sans doute.

SAUCIER.

Il lui est venu une voiture pour laquelle il s'est dit craindre la gendarmerie plus que les voleurs, et dont il m'a fait cacher la charge dans la grange. Il y a des grandes caisses.

LE MAIRE.

Des uniformes, des armes, c'est cela.

SAUCIER.

Et puis des petits barils.

LE MAIRE.

De la poudre à canon ! indices certains... Voyons : les circonstances sont graves; prenons nos mesures.

GOICHOT.

Nous sommes au nombre de huit gendarmes, vous, vos adjoints, quarante gardes nationaux et tous les bons royalistes de l'endroit : total cinquante-cinq hommes; et l'ennemi n'est que six.

Digitized by Google

LE MAIRE.

Le sort en est jeté. Saucier, allez chez moi; demandez mon chapeau à trois cornes et mes pistolets d'arçon. (*Saucier sort.*) Vous, Auvray, courez chez le commandant de la garde nationale; qu'il rassemble sur-le-champ toute la force armée et les employés des droits-réunis. Vous prendrez ensuite un cheval de poste, et volerez au château du comte de Reaumont : là vous trouverez M. le préfet; vous lui direz qu'un grand danger plane sur nos têtes, et que je l'attends... Partez. (*Il s'essuie le front.*)

GOICHOT.

Moi, je vais rassembler...

LE MAIRE, *comme effrayé.*

Monsieur le maréchal-des-logis, de grâce! ne me laissez pas seul sans armes.

GOICHOT.

Monsieur le maire, deux réflexions, s'il vous plaît... Nous allons peut-être couper cette conspiration trop tôt... Si nous laissions mûrir...

LE MAIRE.

Pour que l'incendie se propage... Oh! non...

GOICHOT.

Et puis, voulez-vous que je vous dise, moi j'aurais fait la chose nous-mêmes. Vous verrez

Digitized by Google

que le préfet va nous voler notre conspiration...

LE MAIRE.

Comment? ne dirait-on pas qu'elle vous appartient?

GOICHOT.

Au fond, puisque c'est ma découverte...

LE MAIRE.

Voilà bien ces militaires! Se fait-il quelque chose de bien, ils accourent : C'est nous.

GOICHOT.

Qui donc?... Parbleu...

LE MAIRE.

Finissons.

GOICHOT, *à part.*

Oh! j'en écrirai au commandant du département.

LES MÊMES, MADAME FLEURY, BRESSANT.

Mme FLEURY, *saisissant le maire par le bras.*

M. Fleuri, vite, à la maison, tout de suite. Je ne veux pas que tu te mêles dans tout ce qui se passe.

LE MAIRE.

Que se passe-t-il donc, ma chère amie?

Digitized by Google

Mme FLEURY.

Croyez-vous me tromper comme un enfant ? Toute la ville est en feu. J'étais chez le commandant de la garde nationale avec M. Bressant, quand on est venu crier, Aux armes !

BRESSANT.

D'abord, moi je viens vous dire que je ne peux pas faire de service aujourd'hui. Mon petit dernier a la rougeole.

Mme FLEURY.

Notre ville est-elle en force de se défendre, voyons ? C'est vouloir se faire saccager.

LE MAIRE.

Je te jure qu'il n'y a rien, ma femme. (*Bas à Goichot.*) Contenez-vous...

Mme FLEURY.

Ne faites donc pas de signes. Ce n'est plus un secret : Bonaparte vient de débarquer à Nantes avec Marie-Louise, le petit roi de Rome, le prince Charles et vingt mille Américains.

LE MAIRE.

Mais c'est absurde ! Il n'y a rien, te dis-je.

Mme FLEURY.

Celui qui me l'a dit le tenait de trois commis-voyageurs qui les ont vus. L'impératrice est très-engraissée.

Digitized by Google

GOICHOT.

Ces scélérats de voyageurs sont des incendiaires de pays.

LES MÊMES, SAUCIER.

SAUCIER.

Monsieur le maire, v'là votre chapeau et vos pistolets.

Mme FLEURY.

Des pistolets! et il n'y a rien! Des pistolets! ah! bien, oui, pour te blesser. M. Fleury, je ne veux pas que tu y touches : tu es trop maladroit.

LE MAIRE.

Ils ne sont pas chargés.

Mme FLEURY.

C'est égal : on peut se blesser tout de même. Un malheur est sitôt fait.

LE MAIRE.

N'aie pas peur : je les porterai le canon en l'air. (*Aux autres.*) Partons, messieurs.

Mme FLEURY.

Non, tu n'iras pas; je ne veux pas...

LE MAIRE.

Madame, je suis fonctionnaire public.....

Digitized by Google

l'honneur parle, et je me dois à mon pays.

(*Elle le retient par son habit.*)

Mme FLEURY.

Est-il égoïste !

LE MAIRE, *la repoussant dans les bras de Bressant.*

M. Bressant, retenez mon épouse.

(*Il sort avec Goichot.*)

Mme FLEURY.

Ah ! mon Dieu ! il va se faire tuer...

(*Elle tombe évanouie.*)

BRESSANT.

Madame, madame, prenez donc garde.... vous allez vous trouver mal. Quel embarras ! (*Il la met sur une chaise.... Appelant par la fenêtre.*) Monsieur le sacristain ! monsieur l'épicier ! montez donc : l'épouse du maire, qui se meurt. Dieu ! que c'est faible une femme. Eh ! je suis comme si j'allais m'évanouir aussi, moi. (*Entrent le Sacristain et l'Épicier.*)

LES MÊMES, LE SACRISTAIN, L'ÉPICIER.

LE SACRISTAIN.

Quoi donc, M. Bressant ?

Digitized by Google

BRESSANT.

Voyez.

L'ÉPICIER.

Saperlotte! il faudrait du vinaigre, de la fleur d'orange.

(*Il lui frappe dans les mains.*)

Mme FLEURY, *revenant à elle.*

Où suis-je?

LE SACRISTAIN.

Dans la salle de la mairie, madame, auprès du poële.

Mme FLEURY, *se levant.*

Et mon mari! où est-il? Oh! mon Dieu, on va le massacrer!

(*Elle sort en courant.*)

LE SACRISTAIN.

Est-ce qu'elle aurait l'idée dérangée?

BRESSANT.

Il y a de quoi. Une insurrection!... des troubles... Toute la garde nationale est commandée....

L'ÉPICIER.

Oui, oui... Je sais... Il paraît que le maréchal Ney marche sur Paris avec toute l'ancienne armée de la Loire, drapeau déployé.

BRESSANT.

Le maréchal Ney? on l'a fusillé.

Digitized by Google

L'ÉPICIER.

On a cru le fusiller. Mais c'est un autre qui s'est dévoué à sa place.

LE SACRISTAIN.

Ça va faire du changement. J'avais toujours bien craint que ceux actuels..., entre nous du moins... Car monsieur le curé disait l'autre fois que l'hydre révolutionnaire n'était pas éteinte.

BRESSANT.

Qui sera donc maire? et quel gouvernement va-t-on établir ?

L'ÉPICIER.

On délibérera là-dessus... Qui sait ? Toujours est-il que, si on rétablit la république, on ne veut plus de *maximum* pour les marchandises.

LE SACRISTAIN.

On veut donc l'anarchie? Mon Dieu ! nous allons retomber sous le régime de l'Être-Suprême.

BRESSANT.

On ne sera jamais tranquille! Je m'en vais chez moi, et je me barricade.

L'ÉPICIER.

Moi, je cours fermer ma boutique : je crains le pillage.

Digitized by Google

LE SACRISTAIN.

Messieurs, il ne faut pas avoir peur... Je cours sonner le tocsin. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Salle commune de l'auberge de Saucier ; la table est mise au milieu.

LE MAIRE, GOICHOT, SAUCIER, GENDARMES, GARDES NATIONAUX.

SAUCIER, *bas.*

Entrez, messieurs, entrez...

LE MAIRE.

Silence ! Prenons garde.

GOICHOT.

L'ennemi est sorti : choisissons nos positions.

LE MAIRE.

De la prudence ! beaucoup de prudence ! Saucier, y a-t-il une cave là-dessous ?

SAUCIER.

Non, monsieur le maire.

LE MAIRE.

Bien ! Nous sommes sûrs du terrain ; on ne nous fera pas sauter.

Digitized by Google

GOICHOT.

Dressons nos batteries.

(Il va pour placer la troupe dans les coulisses.)

LE MAIRE.

Attendez que je harangue ces messieurs : Messieurs, mes amis, dans les circonstances graves qui nous environnent, tout discours serait superflu. La torche de l'anarchie se rallume pour bouleverser l'Europe. Arrêtons ce carnage. Saisissons les émissaires du carbonarisme, et montrons leur que nous savons aussi manier l'épée de Brennus. L'Europe a les yeux sur nous. Le moment est venu de mériter autant de décorations que la garde nationale de Paris. Braves soldats! au signal donné, sortez comme la foudre... Souvenez-vous que vous êtes Français, et vingt contre un.

GOICHOT.

Au premier coup de cloche, accourez tous ici présens.

SAUCIER, *au maire.*

Si vous leur donniez quelques verres d'eau-de-vie pour l'hardiesse? Mon cognac est parfait.

GOICHOT.

On rafraîchira à son poste.

(Il place les gardes nationaux dans les chambres vides de chaque côté du théâtre.)

Digitized by Google

LE MAIRE.

Ciel! j'entends du bruit.

SAUCIER.

Quelqu'un monte l'escalier.

GOICHOT.

Si les conspirateurs nous voient, notre coup nous échappe.

LE MAIRE.

Que faire? par où se sauver?

SAUCIER.

Par la fenêtre. Voici précisément une échelle.

LE MAIRE.

Il n'y a personne au moins dans la cour?

(*Il sort précipitamment par la fenêtre; Goichot le suit.*)

GOICHOT.

Père Saucier, quand le rassemblement sera venu, sonnez hardiment comme pour le dîner. Voici la corde de la cloche.

(*Il passe la corde de la cloche en dedans, et descend par l'échelle.*)

SAUCIER.

Quoi! vous me laissez tout seul? Ah! mon Dieu!

(*Entre le Marquis.*)

Digitized by Google

SAUCIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Saucier...

SAUCIER, *se retournant.*

Qui vive !

LE MARQUIS.

Eh bien ! qu'as-tu donc ?

SAUCIER.

Rien, rien... Vous m'avez surpris...; j'ai eu peur.

LE MARQUIS.

Le capitaine d'Aubergeon n'est pas ici ? Il m'avait donné rendez-vous.

SAUCIER.

Il va venir. (*A part.*) Comme il est pâle.

(*Entrent Chapuis et deux Voyageurs qui se mettent à table.*)

LES MÊMES, CHAPUIS, DEUX VOYAGEURS.

CHAPUIS, *des échantillons de vin à la main, chantant.*

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant
Pan pan,
Ce doux bruit me gagne....

Digitized by Google

SAUCIER, *à part.*

L'effronté scélérat! Il chante encore.

CHAPUIS, *à un des voyageurs.*

M. Varin, vous qui êtes un connaisseur, goûtez-moi un peu ce nectar, 1811! de la grande comète! On n'en trouve plus que dans notre maison.

SAUCIER, *à part.*

C'est pour les encourager.

CHAPUIS, *au marquis.*

Monsieur le chevalier de Saint-Louis, obligez-moi de déguster ce vin : ça ne coûte rien...Et vous, papa Saucier, ne trinquez-vous pas avec nous?

SAUCIER.

Merci! je n'ai pas soif. (*A part.*) Il pourrait m'empoisonner.

CHAPUIS, *en riant, et prenant un couteau sur la table.*

Si tu n'en bois pas, je te poignarde, d'abord...

SAUCIER, *se sauvant à l'autre coin du théâtre.*

Grâce! grâce! M. Chapuis.

CHAPUIS.

Tiens! la bête! il ne voit pas que je ris... Ah! çà, dites donc, dîne-t-on bientôt? Si tout le monde n'est pas arrivé, tant pis! Je suis là, moi; d'ailleurs il est l'heure : je sonne. (*Il sonne.*) Eh! Louison! la maison!

Digitized by Google

(*Les gardes nationaux débouchent de tous côtés.*)

SAUCIER, *aux gardes nationaux.*

Mettez-les en joue... : ils ont des poignards.

CHAPUIS.

Tiens! quelle farce!

LE MARQUIS.

Que signifie?

GOICHOT, *entrant, le sabre à la main.*

Au nom du roi, je vous arrête tous, les uns et les autres.

CHAPUIS, LE MARQUIS, LES VOYAGEURS.

Pourquoi donc? pourquoi donc?

GOICHOT.

Paraissez, monsieur le maire : ils sont arrêtés...

LE MAIRE, *entrant, le pistolet à la main.*

Je vous arrête tous de ma main; et le premier qui bouge, je lui brûle la cervelle.

CHAPUIS.

C'est un abus. Nous ne sommes pas des esclaves.

1er VOYAGEUR.

Je suis électeur.

2e VOYAGEUR.

Je suis charcutier.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Et moi, je suis le marquis de Grandcours.

LA TROUPE.

C'est égal! c'est égal!

LE MINISTRE, *sortant de sa chambre.*

Quel est donc ce vacarme?

SAUCIER.

Voilà l'émissaire.

LE MAIRE, *reculant d'effroi.*

Qu'on le saisisse!

LE MINISTRE, *à Goichot, qui le prend au collet.*

Savez-vous qui je suis?

GOICHOT.

Silence! ou je te crosse.

LE MARQUIS.

Mais, c'est monseigneur...

UN GENDARME, *le menaçant.*

Silence! canaille.

LE MAIRE.

S'ils raisonnent, qu'on leur mette les menottes.

(*On entend le bruit des cloches et des tambours.*)

(*Entre d'Aubergeon.*)

SAUCIER.

En voilà encore un.

D'AUBERGEON, *au ministre.*

Ah! monseigneur! entendez-vous les clo-

Digitized by Google

ches, les tambours? Nous sommes reconnus.

UN GENDARME, *à d'Aubergeon.*

Oui, scélérat! et je t'empoigne.

LE MARQUIS.

Monsieur le maire, vous perdez donc la tête?

LE MAIRE

Monsieur le marquis, si vous avez agi par ordre, on vous relâchera; mais je vous prends en flagrant délit de conspiration...

TOUS LES ARRÊTÉS.

De conspiration!

AUVRAY, *entrant, un fouet à la main.*

Voilà monsieur le préfet. Ah! je l'ai échappé belle: les révoltés m'ont tiré plus de deux cents coups de fusil dans la forêt... Voyez mon chapeau!...

(*Entre le Préfet et sa suite.*)

LE PRÉFET, *tout essoufflé.*

Eh bien! mes amis, eh bien!

LE MAIRE.

La patrie est sauvée, monsieur le préfet: j'ai découvert...

LE PRÉFET.

Je sais tout. Depuis six mois, j'avais les yeux sur les coupables. Enfin j'ai sauvé mon prince et mon pays. Qu'on traîne ces malfaiteurs au cachot.

Digitized by Google

TOUS.

Au cachot !

LE MINISTRE.

C'en est trop. Monsieur le préfet, soyez le bien-venu. Sans vous, je coucherais en prison.

LE PRÉFET.

Que vois-je! Monseigneur le ministre de la marine!

D'AUBERGEON *et* LE MARQUIS.

Sans doute.

CHAPUIS.

Un ministre ! Ah bravo ! c'est impayable !

LE PRÉFET.

Monseigneur! quelle déplorable méprise!...(*Au maire.*) Comment, monsieur, vous avez osé outrager Son Excellence ! Si vous ne vous occupiez que de votre municipalité, de vos baptêmes...

LE MAIRE, *à Goichot.*

Voyez ce que vous avez fait, M. Goichot ! Voilà ce que c'est que de se mêler de politique, au lieu d'arrêter les voleurs.

GOICHOT, *montrant Saucier.*

C'est ce jocrisse d'aubergiste, qui manigance du gouvernement, au lieu de faire sa cuisine.

SAUCIER.

Tiens ! c'est bien vous. Mais il n'y a donc pas de conspiration ?

Digitized by Google

LE MINISTRE.

Certainement. Ces messieurs sont tout aussi coupables que moi.

LE MARQUIS.

Qui pourrait conspirer contre le plus juste, le plus aimé des ministères?

SAUCIER.

Mais les caissons d'armes de M. Chapuis?

CHAPUIS.

C'est du véritable rhum de la Jamaïque. Messieurs, il est exquis, quatre francs la bouteille. Si mes services pouvaient vous être agréables...

(*Il distribue ses adresses.*)

LE PRÉFET, LE MAIRE, AUVRAY, GOICHOT, *au ministre.*

Que d'excuses, monseigneur!...

LE MINISTRE.

N'en parlons plus. C'est un excès de zèle. D'ailleurs, pourquoi ai-je gardé l'incognito?

CHAPUIS.

Oh! la bonne chanson à faire! Le refrain est tout trouvé:

LA NUIT TOUS LES CHATS SONT GRIS.

Digitized by Google